

Port-au-Prince, PQ

Julien Lefort-Favreau

Numéro 318, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87562ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefort-Favreau, J. (2017). Compte rendu de [Port-au-Prince, PQ]. *Liberté*, (318), 50–51.

Port-au-Prince, PQ

JULIEN LEFORT-FAVREAU

Dans une vie antérieure pas si lointaine, j'ai eu la chance de fréquenter un peu l'historien Sean Mills à l'Université de Toronto. J'ai souvenir d'une rencontre qu'il avait organisée avec le poète et éditeur Rodney Saint-Éloi où les questions antillaises et autochtones se mêlaient joyeusement. Mills travaillait à un livre sur les rapports entre Haïti et le Québec, depuis lors paru sous le titre *A Place in the Sun* et, en français, sous celui de *Une place au soleil*. L'anecdote est d'un intérêt restreint, sinon qu'elle dévoile un peu le rapport de Mills à la culture: irlandais de racines, haïtien de cœur, connaissant mieux l'histoire québécoise que plusieurs intellectuels bien de chez nous.

Mills s'est fait connaître pour l'ouvrage *Contester l'empire* (2011) dans lequel il propose un récit des années 1960 au Québec vues à travers le prisme de la décolonisation. Ainsi, en parallèle des grands changements technocratiques de la Révolution tranquille, un autre courant de fond bouleverse la culture; la pensée postcoloniale irrigue le mouvement indépendantiste québécois qui en vient, afin de mettre à distance un nationalisme étroit, à faire appel à des schèmes d'analyse politique importés d'Afrique du Nord et des Antilles. Mills retrace la genèse de cette solidarité imaginaire (et parfois réelle), tout en montrant que cette identification se fait au détriment d'une reconnaissance du racisme systémique à l'égard des Noirs ou des Autochtones au Québec. On explore ici l'idée que l'invention des *nègres blancs d'Amérique* est une identité politique qui vise à former une communauté d'opprimés du colonialisme, mais occulte au passage la manière dont les Québécois ne sont pas des colonisés au même titre que les Martiniquais ou les Algériens. *Contester l'empire* ratisse large: mouvements féministes, revendications

syndicales, luttes pour le logement et le patrimoine dans Milton-Parc, effervescence intellectuelle autour de *Parti pris*, débats linguistiques. Mais là où l'ouvrage est le plus original, c'est en intégrant les anglophones, mais plus encore la communauté noire des Caraïbes, largement absente de l'historiographie québécoise.

Dans un chapitre intitulé «Montreal's Black Renaissance», en écho à l'explosion artistique et politique des années 1920 dans Harlem, Mills recense l'«Affaire Sir George Williams», qui devient en quelque sorte le point nodal du livre. En 1969, environ 400 étudiants et étudiantes de l'Université Sir George Williams (maintenant Concordia) décident de se barricader dans des locaux d'informatique pour protester contre les propos racistes d'un professeur. L'occupation se termine brutalement lorsque les policiers antiémeutes interviennent; les étudiants lancent les ordinateurs par-dessus bord, causant près de deux millions de dollars de dommages. L'événement met non seulement en lumière la discrimination à l'égard des Noirs à Montréal, mais aussi la création de liens entre les militants québécois engagés dans les luttes anti-impériales et les anglophones. La même année, le mouvement McGill français participe de cette ébullition. Mills consacre également plusieurs pages aux Congrès des écrivains noirs, moment important de l'affirmation de l'identité noire et de l'élaboration d'un panafricanisme, forme d'internationalisme de la pensée politique noire. La présence de C.L.R. James et Stokely Carmichael témoigne du retentissement de l'événement à l'échelle mondiale. Mills trace donc le portrait d'un Québec qui commence à quitter un relatif isolationnisme et à se considérer comme faisant partie du monde. Il faut aussi lire le livre de David Austin, *Nègres noirs, nègres blancs* (*Fear of a*

DAVID AUSTIN

**NÈGRES NOIRS,
NÈGRES BLANCS**

TRAD. COLETTE ST-HILAIRE
ET VÉRONIQUE DASSAS,
LUX, 2015, 285 P.

SEAN MILLS

UNE PLACE AU SOLEIL

TRAD. HÉLÈNE PARÉ
MÉMOIRE D'ENCRICHER,
2016, 376 P.

CONTESTER L'EMPIRE

TRAD. HÉLÈNE PARÉ
HURTUBISE, 2011, 360 P.

Black Nation), qui est un apport majeur dans l'histoire de la communauté noire au Québec et qui permet d'approfondir certaines questions abordées par Mills. Les deux auteurs font de Montréal l'épicentre de la contestation du *Black Power*, nous forçant à redessiner la géographie de la ville et à la replacer dans un contexte mondial.

Dans *Une place au soleil*, Mills reprend plusieurs de ces idées porteuses, mais en déplaçant la focale afin de reconstituer les rapports entre Haïti et le Québec. Pour éviter une approche colonialiste, Mills se demande de quelle manière l'immigration haïtienne a refaçonné le Québec, et non pas l'inverse. L'ouvrage retrace les racines d'une attitude fondamentalement paternaliste des Québécois à l'égard d'Haïti. Des années 1930 aux années 1950, le Canada français tisse des liens avec Haïti par velléité nationaliste afin de trouver des interlocuteurs francophones en Amérique. L'Église catholique cherchant quant à elle à étendre son pouvoir d'action, Haïti devient le lieu le plus important de l'activité missionnaire canadienne-française. Les échanges s'intensifient graduellement: de nombreux jeunes Haïtiens viennent étudier au Québec, des délégations officielles se rendent en Haïti. Mais derrière cette fraternité se cache un rapport de servitude, qui se joue à la fois sur le plan économique, mais aussi sur le plan de l'imaginaire par un discours dégradant de la dépra-

vation morale des Haïtiens. La démonstration de Mills est convaincante et s'appuie sur des sources variées: journaux, documentation épiscopale, tracts, etc. L'historien est nuancé: certes, ces échanges reposent sur la triade explosive «langue, race et pouvoir» (le titre du premier chapitre), mais ils permettent l'importation graduelle d'une conscience internationaliste. Comme il le remarque dans *Contester l'empire*, plusieurs prêtres de gauche, qui entretiennent parfois des liens avec le syndicalisme ouvrier, ramènent aussi d'Haïti une compréhension accrue des iniquités, des luttes révolutionnaires anticoloniales; en clair, une façon inédite de saisir les enjeux qui touchent le Québec.

C'est dans la deuxième partie que se déploie véritablement l'argumentaire de Mills. L'auteur avance avec en tête une triple domination: domination raciale, certes, mais aussi de genre et de classe sociale. L'ouvrage prend soin de ne pas réifier l'expérience de l'immigration haïtienne. Dans les années 1960, nombre d'immigrants haïtiens sont issus de l'élite (à tout le moins intellectuelle, si ce n'est financière); les ponts se créent rapidement, les nouveaux arrivants trouvent leur place dans les institutions culturelles alors en pleine expansion. Durant le régime de Jean-Claude Duvalier, on voit cependant arriver des immigrants moins scolarisés et moins francisés. La discrimination raciale n'est pas uniforme, nous apprend Mills, et dans le discours social, le «voleur de jobs» est plus souvent chauffeur de taxi que professeur d'université.

Mills remarque avec justesse que la domination masculine joue également son rôle dans l'expérience d'immigration. L'exil est vécu différemment par celles qui sont systématiquement confinées aux classes subalternes ici et qui se sentent parfois exclues des luttes féministes. Cette attention à la triple domination qui balise l'immigration haïtienne trouve des échos dans la méthode de Sean Mills. On peut largement associer son travail à l'histoire

culturelle, c'est-à-dire la perspective historiographique qui cherche à saisir la manière dont une société *se représente elle-même*. Mais pour parvenir à faire un portrait fidèle des rapports entre Haïti et Québec et de l'hybridation qui en résulte, celui-ci doit emprunter à l'histoire intellectuelle et à l'histoire sociale (revendications des travailleuses du textile, des chauffeurs de taxi). La conception de la culture qui ressort d'un tel agencement repose sur un postulat particulièrement fort: il est des cultures subalternes qui parviennent à fissurer l'hégémonie. Mills, paraphrasant Said, rappelle que l'histoire de toutes les cultures est une histoire des emprunts culturels. En anglais, on utilise le terme *narrative* pour désigner un récit. Peut-être est-ce seulement une vue de l'esprit, mais j'ai l'impression que le mot en anglais renvoie à une forme de porosité entre les pratiques narratives, qu'elles soient artistiques ou historiques. Ainsi, le projet intellectuel de Mills prend les allures de poupées russes où les *narratives* s'enchaînent comme dans un roman complexe: le grand récit de la Révolution tranquille occulterait un récit de la décolonisation dont la référence est extérieure; cet emprunt occulterait lui-même les torts dont les Canadiens français ne sont pas victimes, mais bien les auteurs, eux-mêmes parfois colonisateurs ou oppresseurs. Même en faisant se superposer des versions opposées, Mills échappe à la posture du redresseur de torts, ou du donneur de leçons. Il propose plutôt une redéfinition des mots du politique: travail, égalité, nationalité, émancipation.

Mills, comme Austin, porte une attention particulière aux organisations citoyennes, aux bulletins d'informations, aux associations d'aide. *Une place au soleil* retrace certes de nombreux débats, ô combien actuels, qui ont lieu sur la scène étatique: régularisation de statut des réfugiés, contestation de l'hypocrisie du gouvernement canadien face au régime Duvalier. Le cœur de son livre se situe davantage dans les actions locales de la diaspora

haïtienne qui participe à des combats la concernant au premier chef, mais qui ont un effet durable sur les structures sociales au Québec. Les luttes pour l'autonomie se déroulent souvent à l'ombre du grand récit téléologique de la libération nationale dont nous parle Martin Jalbert dans ces pages. La diaspora crée les conditions de sa propre légitimation, parfois en solidarité avec les Québécois, parfois, au contraire, en résistant aux valeurs dominantes. Pour parvenir à faire exister cette conception de la culture riche et hétérogène, Mills fait appel à des témoignages. Ces éléments d'histoire orale arrivent un peu comme un cheveu sur la soupe. Après réflexion, je crois cependant qu'il s'agit d'un choix délibéré: l'absence de hiérarchie des archives convoquées évite de délégitimer la parole de ceux et celles qui ont été victimes de discrimination. Les témoignages individuels sont ici la métonymie d'une domination plus globale. Certains historiens se méfieraient peut-être de l'impressionnisme d'une telle méthode. Cela confère plutôt, à mon avis, une tonalité empathique au livre.

Une place au soleil s'avère particulièrement utile pour la compréhension du racisme systémique, qui repose sur la persistance dans le présent de structures de discrimination héritées du passé. Mais si les dominations apparaissent puissantes sous la plume de Mills, elles sont parfois contournées par la détermination de ceux et celles qui arrivent ici avec l'intention de faire valoir leurs droits et de participer à la transformation de l'espace social. La force du livre de Mills se loge peut-être dans cet espace étroit entre la culture dominante et l'assujettissement de ceux qui ne détiennent pas les leviers de l'économie ou de l'idéologie. Oui, des forces hégémoniques travaillent la société, mais rien n'est immuable en ce bas monde. Faire l'histoire de la culture québécoise, nous apprend le livre de Mills, c'est aussi savoir y reconnaître l'apport de ceux qui ont contesté notre domination tout en nous aidant à nommer notre propre aliénation. (L)